



Hommages à Anne-Lise Stern

C'est à toi, chère Anne-Lise, que je m'adresse par-delà ta mort. Tu es venue chez moi pour la première fois au printemps 1971. Tu n'étais pas ignorante du mal dont je souffrais, et de ses causes – de ce mal que tu as tôt perçu chez ceux et celles des « nés après ». Tu as pris par les yeux les dimensions de la pièce où je me trouvais : « Ce sont les dimensions du block ».

Je savais suffisamment de ton histoire pour comprendre. Nous avons échangé ce qui était possible. C'était un temps où on parlait peu de « ce qui s'est passé là » – « *das was geschah / dieses Geschehen* » (Celan). A tort ou à raison l'argument de l'Unité nationale avait primé de telle façon que le nom de « juif » avait quasiment disparu tant de nos paroles, de nos discours que de nos monuments. Il a fallu attendre la création du Comité Vel'd'Hiv' 92, auquel tu souscris, pour que la parole des années brunes puisse enfin se faire entendre. Mais nous savions aussi, toi et moi, que la mémoire qui, tout à la fois consigne et abrite de l'oubli, même malmenée, voire rompue, comme elle l'a été dans l'histoire européenne, est le lien qui assure la communauté humaine.

Des années plus tard, tu donnas forme active à cet oubli dans ton livre admirable justement intitulé *Le savoir – déporté*. De l'épreuve criminelle absolue, non communicable, tu nous transmettais dans la « phrasure lacanienne » qui t'avait sauvée des enseignements essentiels pour mieux comprendre notre « calamiteuse psychè ». Tu nous donnais ainsi les notions de l'« enfant-dossier », celle de l'« homme administré », celle du « contagé » et du « chiffrage », du « sujet regardé » – d'autres encore qui éclairaient la clinique et la théorie analytiques. De tout ce que tu nous as donné à partir du retournement des Lumières et du « corps-de-rien » que tu avais vécu, nous te sommes infiniment reconnaissants.

Denise Le Dantec



Écrire sur ma rencontre avec Anne-Lise Stern me paru dans un premier temps, impossible. De l'impossible de transmettre par un écrit ce qui est de l'ordre d'un témoignage de ce qui dans un premier temps échappe. Il faut de l'après-coup. Anne-Lise est décédée le 6 mai 2013. Mais plus que ça, les silences d'Anne-Lise à mes questions m'ont donné plus de réponses que les mots, les paroles. Elle savait avec justesse reprendre ce qui en disait trop. Mais parce qu'elle fut une rencontre déterminante dans mon devenir analyste, je ne peux me taire ici mais je tâcherais de respecter ce qu'elle captait dans l'immédiat d'un trop de jouissance dans tout dire après la shoah. Sur la shoah et sur le reste. Je le souligne ici tout de suite, je n'ai pas été une amie, une proche de tous les instants comme on dit, mais elle a toujours été près de moi.

J'ai rencontré Anne-Lise vers 9 ans sur une plage de Bretagne, peut-être avant mais mon souvenir se fixe sur cette plage. J'étais avec ma mère psychanalyste d'origine allemande comme Anne-Lise et une autre amie également psychanalyste, ancienne professeur d'allemand qui fut présente auprès d'elle comme une fille et qui deviendra son héritière. Il y eu plusieurs étés passés ainsi. Elles avaient toutes les trois la langue allemande en commun mais pas la même Allemagne.

Anne-Lise fut arrêtée après une dénonciation puis déportée le 13 avril 1944 vers Auschwitz-Birkenau. Ma mère issue d'une famille protestante aisée avait vécu la peur du front russe, la faim et la chute d'une bourgeoisie aisée avec sur ses épaules après son arrivée en France à 20 ans, le poids d'une culpabilité et un doute permanent sur l'enthousiasme nazi de son père, ingénieur puis soldat pendant la guerre. Traductrice à l'ambassade d'Allemagne, elle s'installa comme analyste après une analyse avec Jacques Lacan. Leur rencontre fut scellée par ces deux Allemagne mais aussi par la langue allemande, Sigmund Freud et Jacques Lacan.

Ce que je ressentais pendant mon enfance quand je les entendais, c'était un malaise ou plutôt un mystère autour de cette langue qui apparaissait et disparaissait au gré des idées ou plutôt quand la langue française faisait défaut pour trouver l'intime rencontre du sens. Mystère d'autant plus incompréhensible que ma mère avait refusé de nous la parler, cette langue qu'elle qualifiait de « langue des nazis mais aussi langue de Freud » finissait-elle par ajouter, comme un soulagement. Toute leur ambivalence était là. Cette énigme qui touchait à mon origine fut le départ d'une quête, d'un désir d'en savoir un peu plus. Pourquoi toutes ses contradictions, ces ambivalences ? Anne-Lise et ma mère étaient entre deux. Entre deux langues, entre deux pays, entre deux histoires. Ma première question posée à Anne-Lise fut sur cette plage enfant, lorsque je vis ce tatouage fait de numéro sur sa peau : Pourquoi tu as des chiffres sur le bras ? Et elle de se retourner, de me sourire et point. Je posais beaucoup de questions et elle s'amusait de moi parce qu'elle savait que je ne lâcherais pas : Pourquoi tu ne jettes rien, pourquoi il y a des tas de petites assiettes avec des restes au frigo ? Pourquoi



vous parlez parfois allemand et parfois pas ? Pourquoi tu n'aimes pas les médecins alors que ton père était médecin ?

Et toujours un rire amusé et parfois un peu agacé en réponse. La faim dans les camps, les médecins, Mengele, le tatouage ne prirent sens que bien plus tard, jeune fille. Non pas le sens donné par les livres et les enseignements scolaires qui plaquent un savoir défensif mais la réalité de l'horreur du vécu d'Anne-Lise à Auschwitz. Elle disait souvent que l'on était « trop », ma mère était trop, parfois moi. Pas trop gâtée ça non. Trop active, trop partout, trop pensante. Ce trop trottait si je puis dire et c'est bien plus tard au cours de mon analyse que je compris que ce trop allait avec la question de la jouissance. Son silence barrait ma jouissance, la jouissance autour de l'horreur. Pas trop de mots, pas trop d'images.

A 16 ans, Anne-Lise me proposa de garder la nuit la mère très âgée d'un ami. Elle avait fait un AVC et nécessitait une veille permanente. Réveillée en pleine nuit par une cloche de vache, changer ses couches, ses draps, entendre les accusations d'empoisonnement, fut ma première expérience comme aide-soignante, initiée par Anne-Lise. Cela a été très dur mais puisque Anne-Lise m'en sentait capable, je l'ai fait. Mélange du désir du désir de l'Autre et conviction qu'il faut y aller, se cogner c'était son message. Se cogner à la détresse, ce qu'elle choisit de faire comme psychanalyste auprès d'enfants, de toxicomanes, de psychotiques me montrant le chemin d'une clinique difficile comme à Sainte-Anne auprès des patients sourds, handicapés pour moi aujourd'hui. Elle considérait que l'expérience dans les camps était proche de la détresse ressentie par des enfants en grande souffrance.

A la mort de mon père j'avais 24 ans, j'étais étudiante en biochimie avec pour projet de faire de la recherche, évidemment, le savoir ! Dans Ursula, il y a « su » disait-elle. J'avais déjà deux enfants dont une fille appelée Sarah. Je lui dis, elle sourit. Point. Eprouvée par la mort brutale de mon père, à un carrefour entre neurosciences et la psychanalyse et après quelques temps de thérapie de soutien, c'est Anne-Lise qui me donna le nom de ma première analyste me sortant encore une fois d'un trop de mère. En pleine actualité des multiples scissions des écoles d'analystes, mes premières séances avec des lacaniens en vogue fut une succession de projections anti Milleriennes sans transition entre ma mère membre de l'ECF et moi : « Quand on est né dans la merde faut sauter à pieds joints dedans » et je vous en passe. C'est Anne-Lise qui me donna le nom de ma première analyste. Plutôt détruite par cette expérience, c'est elle qui pouvait me sortir de là parce qu'elle était partout et nulle part, elle connaissait tout le monde et n'appartenait à personne.

Puis ce furent les études de psychologie et mon premier stage en psychiatrie à Sainte-Anne, accueillie par Françoise Gorog à qui je dois aussi beaucoup pour ma formation d'analyste, mais aussi d'adulte. Pour mon premier rapport de stage, Anne-Lise m'a demandé de lui parler du patient dont il était question, un schizophrène délirant et alors que j'étais toute pressée d'appliquer ma grille d'étudiante elle me coupa : « Le



verre, la fenêtre » tu trouves toujours dans le délire des psychotiques un signifiant de la shoah. Le « savoir déporté », puis les peaux tatouées des toxicomanes. Elle m'a transmis un regard sur la clinique et une suspension du savoir psychologisant ou scientifique. Toujours à l'oreille : attention au trop, au trop de jouissance du savoir et du regard sur l'autre, depuis l'horreur de la shoah. Je suis allée à ses séminaires plusieurs fois où elle traquait les signifiants nazis infiltrés dans la langue et les discours. Elle décortiquait la presse, les publicités pour mettre à nu l'antisémitisme, la menace perpétuelle.

Installée comme analyste depuis 2003, psychanalyste en psychiatrie et pour les enfants longtemps en CMPP et bientôt à l'Iraec, je dois beaucoup à Anne-Lise en tant qu'analyste mais aussi en tant que sujet de mon désir. Mes analyses, les contrôles ont déconstruit ce trop de jouissance qui appartient à tous d'en savoir plus sur l'horreur nazie et au-delà sur l'autre, de vouloir trop en savoir. Moi fille d'allemande. Toujours dans mon sillage, sa dernière présence fut celle de donner mon nom à un journaliste qui organisait sur France culture une émission anniversaire sur Jacques Lacan et qui cherchait une « jeune » analyste. Ma rencontre avec Anne-Lise c'est le savoir inconscient, la recherche qui n'existe que par le doute, un savoir qui ne se sait pas, qui s'élabore dans l'analyse et hors analyse, en suspension comme le sourire et le silence d'Anne-Lise pour ne pas en dire trop.

Ursula Renard

La place de l'Ormeau...

Avec Anne-Lise Stern, on s'est rencontrés à la Place de l'Ormeau à Ramatuelle, près de Saint-Tropez, Françoise ma femme avec nos enfants étaient là, c'était les vacances d'été, vers 1972... Et de là ont eu lieu des rencontres, des rendez-vous. Ils étaient toujours « pleins », il s'y passait toujours quelque chose... Les plus pleins c'était quand ça allait mal pour elle, pour moi, pour les deux, pour ceux dont on parlait. Mais quand ça allait bien et surtout trop bien, alors là, voilà ce que je voudrais dire ici pour toi Anne-Lise, pour elle, alors là apparaissait une sorte de refus de tout. Exemple : je venais de faire un texte dans la revue *L'Arche* sur les Procès de Nuremberg, elle m'en avait félicité, et boum la colère, le rejet, voire plus... ça durait peu, et je m'y suis habitué, ça faisait partie du lien. Ce quelque chose d'insupportable m'a longtemps questionné. Et un jour il apparut qu'« aller bien » c'était pas bon, mais pas bon du tout, car les seuls, surtout des hommes, qui vont bien c'est/c'était là-bas, au camp, les SS.... Et comme je ne suis pas trop à faire cette « faute morale » d'être ou de me montrer pas en forme, alors ça chauffait lourd dans le trop plein de telle ou telle rencontre avec toi, Anne-Lise, oui, quand ça pouvait parfois aller trop bien... Et



ayant accepté ma trouvaille, je te disais « ne t'en fais pas, tu vas inventer de quoi me retrouver paumé, nul, et aller mal... et je t'aiderai pour ça,... » !

C'est qu'aller bien c'est être en connivence avec l'horreur et il fallait s'en protéger, elle, moi les autres, de ce danger. D'où à la manière ashkénaze bien apprise dans ma famille, la colère, la rage voire plus, surgissaient, sorte d'amour à l'envers, pour éviter les collusions ... Je ne partirais pas là-bas, disais-tu, dans le même wagon avec untel ou untel... Genre Jewish Princesse toujours là... Ce style, certes marqué par l'assassinat des juifs, a résisté aux terribles horreurs. Oui c'est à dire aujourd'hui, c'est terrible de savoir, mais oui, aujourd'hui sur ta tombe, il faut le dire que c'est arrivé aux juifs, à toi. Toute ton œuvre orale, écrite et dans les échanges de ci de là, dans nos ragots après ton séminaire, c'est et ça le reste, oui toute ton œuvre est là pour nous dire sur un mode direct, violent parfois, ou simplement riche d'un étonnement d'enfant, oui nous dire ce qu'il s'est passé, mais aussi de nous en éloigner, d'autant que nous, je, n'y étions pas dans les camps. Combien de fois t'ayant écouté, je me retrouvais plus apte à associer plus « librement » pour écouter les propos de mes analysants, et me faire accéder à ces lieux de mots non ou mal perçus encore. Aucun atermoiement entre sujet, lui d'abord coûte que coûte, et le collectif... La vie d'abord mais toi tu liais intensément ta vie à la psychanalyse, à ta psychanalyse avec Lacan. Et aussi avec tes notes, tes lectures, ton témoignage, ton intense désir de transmettre malgré tout. Oui il n'y a plus d'ormeaux, ils se sont éteints attaqués par une méchante maladie... Reste le souvenir de notre première rencontre, et puis ton style, leçon pour beaucoup d'une âme bien présente, à la juive freudienne, et chez une psychanalyste qui plus est, comment aurait-il pu en être autrement... Style, le tien, qui nous lie entre nous qu'on veuille le savoir ou non. Vive la vie, et plus que jamais celle de l'écoute. Et je tiens à le dire, je remercie très chaleureusement celles et ceux qui ont si bien su faire ce qu'il faut pour que nous nous retrouvions aujourd'hui.

Jean-Jacques Moscovitz